

NEUCHÂTEL, 15 mars 1962

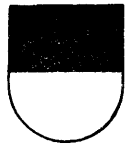
N° 3 — 65 ct.

LXIme année

Paraît le 15 de chaque mois

Abonnement annuel : Fr. 7.50

LES BONNES LECTURES



DE LA SUISSE ROMANDE



Publication pour la Jeunesse et la Famille



QUAND LES FEMMES S'EN MÊLENT

Nouvelle inédite de G.-A. Maire



QUAND LES FEMMES S'EN MÊLENT

Nouvelle inédite de G.-A. Maire

— Es-tu allé t'enquérir de ce logement ?

— Hélas...

— Quoi ! Tu n'y es pas allé, tu as négligé cette occasion unique ? C'est impardonnable ! Quand je pense que nous attendons d'avoir un petit coin à nous pour nous marier... Je ne puis imaginer que tu sois négligent à ce point !

— Ne t'emballe pas, chérie, j'ai dit : « Hélas ! » Tu ne m'a pas laissé continuer, j'étais le vingt-troisième... On a pris mon nom, mon adresse, il y a peu d'espoir.

— Quand es-tu allé ?

— Nous avons reçu la « Feuille d'Avis » à sept heures moins dix, juste comme je partais travailler. J'ai passé en allant, malgré l'heure matinale.

— Et tu étais le vingt-troisième ! C'est à n'y rien comprendre.

— Tu l'as dit, et naturellement, d'autres, qui sont plus mal lotis que nous auront la préférence.

— Plus mal lotis, c'est toi qui le dis ! Ils sont comme nous à la recherche d'un toit à louer, puisqu'ils ne peuvent bâtir ; ils sont comme nous, voilà tout, et nous avons autant de droits et de chance qu'eux... Quand on se dit que la vie est si courte et qu'il faut perdre tant de belles années à attendre, c'est à devenir fou !

— Surtout ne va pas te mettre à pleurer, il y aura peut-être un miracle.

— C'est ça ! Tu vois les maisons sortir de terre comme les morilles, je pense ?

— Non bien sûr ! Mais quand je dis que d'autres sont plus mal lotis, je vois les Byseux qui vivent chez leurs parents avec leur petit, ils en attendent un second pour bientôt. La grand-mère a toujours mal à la tête, ils n'ont que deux pièces, c'est intenable ! Et les Morel, une chambre remplie comme un œuf et part à la cuisine chez des étrangers minutieux, qui se couchent comme des poules avant le soleil ; et cela avec un bébé

qui braille tellement, qu'on dirait qu'il fait exprès, aussi sa mère reste-t-elle dehors tant qu'elle peut et...

— Bien sûr, ils auront la préférence ! Tu le leur cordes bien, moi aussi d'ailleurs ; mais alors il faut être forcé de se marier, se mettre dans une situation impossible dans ce pays civilisé, pour être logé convenablement, c'est inconcevable ! Je veux bien que tous aient leur foyer bien à eux, je veux bien qu'ils en aient un avant nous, un plus beau, un plus grand, un plus confortable que nous, mais j'en veux un, pour nous deux, tu m'entends ?

— Cela viendra, tu verras, et peut-être plus rapidement que tu ne le crois.

— Depuis le temps que tu me répètes ça, je voudrais bien y croire.

— Donne-moi un baiser et que ce soit tout !

— Je veux bien te donner tous les baisers que tu voudras, mais je veux un logement, tu m'entends ?

— Oui chérie !

Et les deux fiancés, Octave et Mélodie — comme ils vont bien ensemble ! — poursuivent leur chemin bras dessus bras dessous, cherchant une solution au lancinant problème.

— Ouf ! Voilà « notre banc » déjà occupé ! Que le monde est donc petit, pas de logement, et pas même, un banc pour y passer un moment les deux, le dimanche après-midi, vraiment rien ne va plus !

— Tiens ! Ce sont les Arthur qui nous ont emprunté notre coin, ils sont aussi malins que nous, on va voir ce qu'ils racontent.

— Eh bonjour ! Vous trouvez-vous à l'aise sur « notre banc » ?

— Ah c'est le vôtre ? Excusez-nous s'il vous plaît. Nous venons de le découvrir, et on se disait qu'en attendant de trouver un appartement, on pourrait venir de temps en temps ici ; le coin est charmant, la vue est belle, les oiseaux chantent et l'endroit est discret, cela ne nous étonne pas que vous l'ayez réservé.

— Oui, les oiseaux peuvent chanter, ils ont au moins un nid ; la vue est belle, mais je préférerais voir des toits et des cheminées depuis la fenêtre de mon chez moi, ou je serai « Madame Ladoré » que de contempler ces beautés de la nature !

— Dis-donc, Octave, as-tu été voir ce trois-pièces qui était sur la « Feuille d'Avis » ?

— Je suis allé m'inscrire sans même demander à le voir ; si on en trouve un, on le prendra les yeux fermés !

— Moi, je n'y suis pas même allé ; l'annonce a paru le matin et on m'a dit qu'à midi, il y avait déjà quarante-quatre amateurs inscrits... Je ne voulais pas faire le quarante-cinquième !

— Nous pourrions, dit Mélodie, reprendre le problème à quatre, il est d'actualité et d'intérêt général ! Il faudrait absolument qu'il se fasse quelque chose, mais quoi ? Voyons, toi, Arthur n'es-tu pas des autorités ? Du conseil général, de la commission de salubrité publique et patati et patata ?

— Oui, bien sûr ! Mais dans le cas particulier, cela ne me donne pas grand-chose.

— Peut-être que si tu étais de la commission scolaire, qui donne des vacances, qui choisit les jours de pluie

pour la course, et qui décrète que les enfants doivent boire du lait à l'école et rentrer à huit heures du soir, que cela irait mieux ?

— Ne te moque pas des autorités constituées, tu ne sais pas si jamais tu en feras partie, maintenant que les femmes sont électrices et éligibles !

— Parlons sérieusement, la commune ne parle-t-elle pas de bâtir ?

— Oui, il y a des plans établis pour un immeuble de quatorze logements sur le Crêt ; mais ils sont destinés à des familles nombreuses.

— Evidemment, on ne peut pas commencer par une famille nombreuse...

— Non, mais cela va libérer des appartements dont quelques-uns sont insalubres, il faut le dire ; justement la commission de salubrité s'en est occupée, elle fait tout de même quelque chose de positif !

— Bon, en admettant que tous les logements soient habitables en n'étant pas trop difficile, cela ferait donc quatorze foyers dépannés. Sur les quarante-quatre inscrits, il en reste trente ; plus Arthur et Violette, ça fait trente et un...

— Comme tu sais bien compter, Mélodie, et tu admets que nous figurions au nombre de ces trente et un ?

— Oui bien sûr, puisque tu es le vingt-troisième sur la liste.

— Ce qui me met hors de moi, continua Violette au bout d'un moment, c'est tous ces appartements immenses, qui ne sont occupés que par une ou deux personnes. J'y pensais l'autre nuit et j'en ai trouvé au moins vingt-cinq ! Si les locataires voulaient être raisonnables et se mettre deux ensemble ou bien se décider à aller en pension ou à l'hospice ou même à se contenter de deux pièces, la solution serait trouvée en un tour de main.

— C'est vrai, il faut aller les trouver et le leur expliquer ; peut-être aussi que certains propriétaires partageraient de trop grands appartements ?

— Je suis allée tâter le terrain chez ma tante Eudoxie. Comme ça, tout doucement, je lui ai dit qu'elle se fatiguait avec ses cinq chambres, qu'elle devrait faire une cuisine au corridor derrière, où il y a de la place perdue, se contenter de deux chambres et louer le reste : Eh bien ! comme j'ai été reçue ! Elle est pourtant gentille, et je ne croyais pas la blesser ; mais j'ai bien compris qu'il n'y avait rien à faire. Elle est ensuite allée trouver ma mère et lui a dit que je ferais bien de me mêler de mes affaires, qu'elle était encore chez elle dans « sa maison », elle n'en finissait pas. Pourtant « sa maison », c'était celle de mon grand-père...

— Tu dis que tu as trouvé au moins vingt-cinq appartements récupérables, sans faire mourir des gens, sans les brusquer trop ?

— Oui, voyez par exemple la demoiselle Enservuy de la rue du Trésor, six chambres et six chats ! Elle se plaint que la vie est chère, elle pourrait très bien partager ; d'ailleurs cela a été bâti en vue de deux logements, mais elle n'en veut rien.

— Elle aime la tranquillité dit-elle.

— Elle ferait mieux de dire qu'elle préfère les chats aux enfants.

— Enfin elle est propriétaire.

— Mais non, pas du tout, mais elle est là depuis cinquante ans !

— Et puis la demoiselle Julie, c'est encore autre chose. Il lui faut loger à deux endroits : tantôt elle est au bas du village, tantôt en haut ; il est vrai qu'elle a hérité la maison du bas, mais elle ne veut pas quitter le haut où elle est locataire. Et l'on pourrait continuer ! Il y a le frère et la sœur Sylvain ; eux, ils ont toute une maison, lui loge en haut, elle en bas, ils mangent ensemble et passent leurs journées côte à côte. Il y a le fils Autier qui ne veut pas louer l'appartement de ses parents défunts, et qui conserve tout en souvenir, mais il n'y va jamais, ou presque...

— Tu as l'air bien au courant !

— Et je suis loin de connaître chacun.

— C'est vrai, il y a de ces ménages vieillots où ça sent le renfermé et la pétroleuse, qui sont mal chauffés et poussiéreux, pleins de bibelots qui ne valent pas l'allumette. Et nos beaux meubles qui attendent qu'on les mette en place là, bien en valeur... c'est dégoûtant ! Et décourageant...

— Et la plupart de ces gens vont à l'église tous les dimanches, quand ce n'est encore pas dans une secte... On se demande ce qu'ils y comprennent ? Aimer son prochain comme soi-même ce n'est pas encore si courant que cela en a l'air !

— Et savez-vous que l'assurance vieillesse nous gêne dans ce sens ?

— C'est vrai que cela peut faire quelque chose. Mais enfin il faut que chacun vive.

— Bien sûr, mais nous aussi.

— Ne vient-on pas de dire, reprit la douce Violette, que nous sommes électrices et que nous avons notre mot à dire dans les affaires publiques ? Si les femmes s'en mêlent, il pourrait bien y avoir quelque chose de changé ! Il faut lancer une loi, un règlement communal (il y a bien un règlement d'urbanisme) qui oblige les gens à occuper des logements en rapport avec leur nombre et leurs occupations.

— Voilà une idée, s'écria Mélodie. Lançons un grand référendum !

Les deux hommes se mirent à rire.

— Pourquoi riez-vous ? C'est toujours comme ça lorsqu'on veut faire quelque chose, ces messieurs se mettent à rire. On verra bien, puisque vous nous avez donné le droit de vote, on en profitera.

— Oui, mais il vous faudra apprendre l'instruction civique ; si nous rions, ce n'est pas de votre idée, c'est de votre référendum.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne s'agit pas du tout de cela, mais d'une « initiative » ! Le référendum est lancé lorsque les autorités ont pris une décision et qu'on demande que le peuple se prononce. Or, ici, aucune décision n'a été prise. Ces dames désirent donc lancer une initiative communale ou une pétition !

— Nous ne demandons pas que le peuple se prononce sur une décision du « législatif » — tu vois que je sais quand même quelque chose ! — mais qu'il se prononce sur son incurie, son manque de décision, son mépris

des intérêts du peuple, et des jeunes qui désirent se marier en particulier !

— Oh là là ! Tu commences à me faire peur, Mélodie, laquelle nous chantes-tu là ?

— Nous voulons des logements pour que nos fiancés deviennent nos maris.

— Nous voulons vivre, avoir des enfants dans des conditions normales. Sommes-nous si exigeantes ?

— Bien sûr que vos désirs sont légitimes, mais il faut aussi être chrétien ; et ces gens que vous critiquez, ils ne pensent pas mal faire, ils ont surtout horreur des changements ; s'ils sont égoïstes, il faut être meilleur qu'eux.

— Voilà bien mon Octave ! Le roi des bons types, mais qui n'ose rien entreprendre de peur de peiner ; je sais bien que tu es meilleur que moi, mais enfin pour que je devienne bonne, il faut que je vive avec toi !

Tout le monde éclata de rire, puis Arthur fit le point :

— Nous ne voulons de mal à personne, nous souhaitons même à tous les honorables contribuables de Beauséjour de devenir centenaires, mais si l'état leur offre un fauteuil, on aimerait bien que la commune nous aide à nous loger.

— Voilà qui est bien dit ! Maintenant, il faut voir la chose de près et rédiger un brouillon en vue d'un texte qui tienne debout et qui réunisse le nombre suffisant de signatures.

— Oh ! moi j'en connais déjà nonante qui signeront.

— Moi, j'en connais qui ne signeront pas !

Et voilà nos amoureux en plein dans les questions matérielles — une véritable réunion de parti — se félicitant mutuellement de l'issue favorable de leur discussion.

— Et les propriétaires que vas-tu en faire ?

— On ne peut pas leur demander de déloger, bien sûr ; mais lorsqu'ils verront quelques-uns de leurs contemporains dans l'embarras, plusieurs se réveilleront, et nous leur ferons comprendre que nous voulons bien payer l'amortissement des frais qu'ils feront pour nous loger ; et, en fin de compte, tout le monde sera content vous verrez, le tout c'est d'y mettre l'esprit voulu !

Arthur sortit son stylo, Mélodie fouilla dans son sac à main et en sortit un petit carnet aux tranches dorées, et l'on se mit d'un commun accord à rédiger un texte qui pourrait servir de base.

« Considérant le marché catastrophique du logement à Beauséjour, constatant qu'un nombre imposant de citoyens éprouvent une grande difficulté à se loger avec leurs familles, usant du droit que leur donne la constitution, les citoyens et citoyennes dont les noms suivent... »

— Comme il écrit ! Un vrai notaire.

— Attention, tu as deux fois le mot citoyen ce n'est pas très joli !

— Allons-y toujours ; je vous l'ai dit, ce n'est qu'un avant-projet. Il faudra voir tout ça avec un homme roué à la politique, mais c'est pour avoir une idée. Continuons.

« Les citoyens et citoyennes dont les noms suivent, demandent qu'une loi... »

— Une loi, c'est un peu fort. Tu pourrais mettre un règlement.

«...Demandent qu'un règlement communal soit établi prévoyant que les appartements soient occupés par un nombre de personnes en rapport avec le nombre de pièces, ce qui sera une obligation pour les locataires. On souhaite que les propriétaires, de leur côté, mettent de la bonne volonté pour le plus grand bien de chacun.»

— Voilà à peu près ce qu'il faudrait mettre, peut-être qu'on pourrait modifier cette histoire de propriétaire qui me paraît un peu lourde; on devrait la supprimer et finir au mot «locataire».

— Bien, je trace!

— Ne faudrait-il pas dire dans quelles proportions les logements seront occupés: une personne ne pourra pas avoir plus de deux chambres; deux personnes pas plus de trois, etc.

— Non, je ne le crois pas, il faut laisser les gens signer sur le principe; puis les autorités constituées établiront un arrêté d'exécution qui dirait: «Vu la loi sur les locataires du..., etc.» Vous comprenez?

— Par exemple, il faudrait suggérer que les jeunes mariés pourraient avoir trois pièces, éventuellement quatre, à condition qu'ils aient de la famille, ou espoir de famille dans les deux ans qui suivent le mariage?

— Ça c'est une riche idée!

— Deux ans, vous trouvez que c'est bien?

— On ne peut mettre moins; et plus ne serait pas accepté... Puisque ces demoiselles sont si pressées de jouer à la poupée, on peut admettre que deux ans leur conviennent! Et puis, si des gens doivent quitter leur logement pour faire place, il est logique de leur montrer que c'était une nécessité.

— Oui, oui, tu as raison; vas-y pour deux ans!

* * *

Tout le grand village de Beauséjour est en émoi. L'annonce de l'initiative dite «des jeunes mariés», tombée comme la foudre, est venue troubler la quiétude des braves gens; partout on en parle avec intérêt et on fait de nombreuses réflexions.

— On n'a plus le droit de vivre chez soi, disait la tante Eudoxie; car sa nièce Violette avait découvert qu'elle n'était pas seule propriétaire de l'immeuble, bien qu'on l'ait toujours laissé faire comme si elle l'était.

— Les honnêtes gens ne signeront jamais un tel papier, c'est impossible! s'écriait la Julie aux deux logements.

— Ah! Je vous l'avais bien dit, clamait un vieil instituteur retraité, le vote des femmes va nous réserver des

surprises. Eh bien! voici la première, ce n'est que le commencement! C'est comme je le disais toujours à mes élèves: «Prenez le temps de réfléchir». On a perdu la tête dans cette affaire; il me faudra, je pense, déménager, ou bien laisser le haut de la maison que j'occupe; enfin, ce n'est pas encore signé, les jeux ne sont pas faits... Mais avec la jeunesse d'aujourd'hui, il faut s'attendre à tout! Et quand ces jeunettes veulent se marier, rien ne peut les retenir.

— C'est bien leur droit, dit un garçon de douze ans qui écoutait les déclamations du régent, vous vous êtes bien marié vous!

— Petit impertinent, ça n'est pas encore sec derrière les oreilles, et ça veut moraliser les aînés; dommage que tu ne sois pas venu à mon école, je t'aurais appris à respecter les cheveux blancs!

— Ah! vous n'avez jamais été marié? ajouta candide le gamin, je croyais que le notaire de Saint-André était votre fils.

Le pauvre instituteur était pris de court.

— Il n'y a plus de jeunesse aujourd'hui, dit-il, et ces femmes qui votent! Pauvre de nous...

— J'espère que toutes nos dames âgées qui n'ont pas, jusqu'ici, voulu jouir du droit de vote vont se montrer dans cette affaire, disait Mlle Sophie, la présidente des suffragettes; et dire que ce sont nos jeunes électrices qui ont osé lancer cette horrible chose, on se rend compte du fossé qui existe entre les générations! Que voilà un beau sujet pour ma conférence prochaine. En attendant, nous allons user de toute notre autorité pour torpiller cette initiative.

— Je te le disais, Auguste! clamait une brave dame à son mari. Tu as eu peur des réparations, de la poussière et aussi de sortir tes sous, mais tu aurais pu faire des heureux si tu avais transformé la ferme en trois jolis logements. Ton argent aurait aussi bien été placé là qu'ailleurs, et beaucoup de place perdue aurait été judicieusement utilisée, il y aurait fait plus chaud. C'est dommage qu'on fasse toujours les choses seulement quand on y est obligé, et souvent quand beaucoup de mal a été fait. Car je vois ça d'ici, il va y avoir des gens qui vont s'échauffer. Au Nouvel-An, on s'humilie toujours du bien qu'on n'a pas fait; il vaudrait mieux le faire quand on en a l'occasion et s'en réjouir à la fin de l'année!

Dans les magasins, les cafés, à la sortie de l'église, on ne parlait plus que de l'initiative des jeunes mariés. Les uns trouvaient que «c'était rudement bien trouvé», les autres que «c'était un scandale». Depuis longtemps les esprits n'avaient été excités de la sorte à Beauséjour.

— Où sont-ils les gens qui disent que la jeunesse se désintéresse de la politique? Qu'ils viennent un peu voir ce qui se passe ici, disait le maire: reste à voir comment nous allons nous en sortir... Va bien s'il n'en reste pas des haines à mort. Si on avait tout su, on aurait tout de même envisagé de bâtir davantage, la commune aurait pu... Maintenant allons-y; qui vivra verra.

Le premier dimanche après l'éclatement de la bombe des jeunes mariés, le pasteur avait choisi un texte neutre. Il était très prudent, il aurait pu parler par exem-

ple sur : « Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres » ; il y en aurait eu un peu pour chacun ! Mais il évita tout ce qui pouvait, de près ou de loin, être la moindre allusion au sujet. Le brave homme ne pouvait pas se mettre ses amis à dos, et il ne voulait pas non plus perdre la confiance des jeunes gens ; il préférait rester dans une neutralité que bientôt le grand public qualifia de lâcheté. Les vieilles gens qui risquaient de devoir démentager disaient de lui :

— Il est bien tranquille dans son presbytère, personne ne viendra le troubler !

Et les jeunes de leur côté disaient :

— Quand un pasteur se marie, il n'a pas les soucis de chercher un logement ; il a une cure suffisante pour élever douze rejetons, s'ils lui sont donnés !

Les dimanches suivants, le conducteur spirituel s'arrangea pour faire échange de chaire avec des collègues ; pendant la semaine, il ne visita que les cas d'urgence et crut, de cette façon, garder la confiance générale. Au lieu de cela, il se sortit de la bagarre, et fut considéré comme « déserteur ».

Dans les familles, on était souvent partagé. Et pour rester en bonne harmonie, on décida de ne plus discuter de la chose à table.

Cependant, la douce Violette faisait circuler ses listes avec une vélocité remarquable ; Mélodie n'avait plus une minute entre ses heures de fabrique. Les hommes étaient moins visiblement excités, mais ne manquaient pas de recueillir bon nombre de signatures ; les listes se couvraient de noms, tout le monde ne mettait pas sa griffe dans un esprit de paix, tant s'en faut... Toujours est-il que l'initiative aboutit dans un temps record. Elle fut déposée auprès des autorités qui en examinèrent les signatures, dont le nombre dépassait de beaucoup le minimum légal. Mélodie chantait et Violette embaumait !

* * *

— Il faut que nous allions retrouver « notre banc », il doit s'être recouvert de mousse depuis que nous l'avons laissé, après avoir décidé de lancer l'« initiative » ; mais vraiment, nous n'avons pas eu le temps d'y revenir !

— A moins qu'Arthur et Violette ne s'en soient emparés ?

— Ils ont été aussi très occupés, et voilà maintenant quinze jours qu'ils sont mariés, ils ne recherchent plus les bancs avec autant d'intérêt !

— Oui ! Les gredins, ils nous ont devancés de quatre semaines...

— Tiens... Je crois bien qu'ils y sont ! Hé là-bas ! vous ne pourriez pas laisser la place aux fiancés ? Bande d'accapareurs, attendez que nous lancions une initiative pour que les bancs soient réservés à ceux qui en ont vraiment besoin !

— Oh ! des fiancés, il n'y en a bientôt plus, sauf des tout neufs ; c'est une vraie épidémie de mariages à Beau-séjour ; vous verrez que d'ici quelques années, il faudra construire un nouveau collège !

— Bonjour quand même, et asseyez-vous ; il s'en est passé des choses en six mois ! Qui l'aurait cru ? Ah ! quand les femmes s'en mêlent, ça barde !...

— Oui, fit Octave, ça a bardé comme tu le dis, Violette ; mais j'aurais bien voulu qu'avec le succès, il y eut moins d'incidents regrettables. La demoiselle Sophie aussi s'en est mêlée, et elle n'a pas fait que du joli travail ; elle ne me dit plus bonjour, pourtant elle me connaît bien puisqu'elle m'a donné des leçons d'allemand... Et l'autre jour, elle se rendait à l'église son psautier sous le bras ; lorsqu'elle a vu que j'y allais aussi, elle a fait demi-tour et elle est rentrée chez elle.

— Ce n'est pas beau de sa part.

— Non, les femmes ne devraient pas faire de la politique, non pas qu'elles n'aient de bonnes idées, ou qu'elles manquent d'intelligence, mais elles sentent trop les choses. Les hommes eux, ils peuvent bagarrer, faire de la polémique, voire s'injurier pendant une campagne politique ; le lendemain du vote, ils sont de nouveau bons amis, ils savent qu'il y a toujours des gagnants et des perdants comme dans un jeu, tandis que maintenant...

— Au moment du vote, ajouta Arthur, j'étais du bureau électoral ; et bien ! deux de ces dames ne se sont pas adressé la parole, et puis l'une d'entre elles lançait de ces coups d'œil narquois aux votants, comme pour leur dire « Je sais bien ce que tu votes ! ». Ce sont des trucs qui ne se font pas ; un bureau de vote doit être tranquille, quelle que soit l'atmosphère extérieure. Si cela devait se reproduire, la démocratie serait en danger... C'est bon pour une fois ! En tout cas, Violette ne lancera plus d'initiative. N'est-ce pas, chérie ?

— Non mon petit, mais tu me permettras d'aller voter ?

— Bien sûr, même si je sais que ton vote est en désaccord avec le mien !

— Il ne faut rien exagérer, reprit Mélodie ; si nous avons eu des incidents malheureux à déplorer, il s'est passé aussi de très jolies choses, assez inattendues même.

— Oui certes, mais elle auraient aussi pu se produire sans tout ce branle-bas.

— Par exemple, le lendemain du lancement de l'initiative, le vieux Sylvain, celui qui vit avec sa sœur, est arrivé chez les Byseux ; elle se demandait ce qu'il pouvait bien venir faire. Eh bien, il leur a dit comme ça sans autre préambule : « Il paraît que vous cherchez un logement, venez chez nous. Nous avons deux étages, c'est beaucoup trop ; on vous laissera le bas avec le jardin devant la maison pour vos mioches ; il y a une salle de bain, c'est pratique. Nous irons en haut, il y a longtemps qu'on y pensait, on ne se rendait pas compte que le besoin était si pressant, et nous ne vou-

lons pas attendre d'être obligés par la loi. Juste le temps de faire un peu de peinture et vous pourrez entrer quand vous voudrez. Ça vous va ? Et on ne vous fera pas ça trop cher, on n'emportera rien quand on partira, et les gamins ça coûte. De votre côté vous nous donnerez des petits coups de main pour les commissions et pour tenir propres les alentours de l'immeuble, moi je me fais vieux... » Eh bien, vous savez ce qu'elle a fait la grande Lucie ? Elle s'est mise à pleurer, elle a sauté au cou du vieux et l'a embrassé sur les deux joues... « C'est bon, c'est bon, qu'il lui a dit, si j'avais su, je serais venu plus tôt. »

— Oui, alors ça c'est joli, moi qui croyais ces gens avarés et égoïstes.

— Tu vois, il aurait suffi d'un mot...

— Droit le lendemain aussi, M. Auguste, l'ancien boursier qui demeure sur la Scie, a fait venir l'entrepreneur en vue de faire trois appartements dans sa ferme désaffectée; il avait, paraît-il, les plans depuis longtemps dans son tiroir, mais il ne se décidait pas; là aussi un mot bien placé aurait activé l'action; si, par exemple, on en avait parlé à sa femme ?

— Oh ! Je pense qu'elle s'en est aussi mêlée; en tout cas, ni l'un ni l'autre ne sont allés voter; ils ont fait leur part autrement.

— C'est quand même l'initiative qui les a fait décoller !

— Bien sûr, mais si nous étions allés les trouver...

— C'est ma tante Eudoxie qui nous a découragés, elle m'avait considérablement refroidi...

— Parce qu'il ne faut pas oublier que la demoiselle Enservuy qu'on a enterrée s'est bel et bien donné la mort. Ça ne s'est pas dit tout de suite, on avait parlé d'une attaque, mais je sais de source sûre qu'elle s'était installée dans un fauteuil à la cuisine, qu'elle avait ses six chats autour d'elle et qu'elle avait ouvert le robinet du gaz. C'est le facteur qui a senti l'odeur et qui a alerté...

— Quelle folle ! Elle ne voulait pas se séparer de ses chats ! Je crois qu'il ne faut pourtant pas se charger le moral : elle est morte comme elle a vécu, voilà tout.

— Je ne dis pas non; mais cela me chatouille tout de même un peu la conscience. C'est regrettable qu'elle ait fini de cette façon; dans un pays chrétien, c'est honteux. Il faudra bientôt que les noirs nous envoient des missionnaires !

— Vous avez vu ce « fourbi » de déménagements ? Ce bazar qu'il y avait aux mises ? Le bric-à-brac « Au grenier de ma grand-mère » a rempli son magasin, il est complet pour cent ans au moins ! Et dire que ces dames respectables pleurnichaient en se séparant de ce « chenil », c'est incroyable.

— Tu sais, lorsqu'on vit seul, qu'on n'a plus personne qui vous tienne de près, on s'attache aux choses au milieu desquelles on vit. Ce sont souvent les choses qui vous rappellent les gens, des objets sans valeur qui sont des souvenirs précieux.

— Les choses sont les choses, les bêtes sont les bêtes, et les gens sont les gens, ou bien ?

— Tu pourrais ajouter que Dieu doit tenir la première

place; la Bible commence par ces mots : « Au commencement Dieu ».

— Tu aurais dû devenir pasteur, Octave; tu aurais certainement mieux fait que le nôtre !

— ...

— Vous savez, continua Violette, que nous n'en avons rien voulu pour notre mariage. Nous ne voulions pas d'un lâche pour nous exhorter et nous faire faire les promesses solennelles; pour ça non ! Nous avons demandé le pasteur de Saint-André.

— Je vous comprends; moi non plus, je n'en voulais rien; mais Octave avait pensé qu'il ne fallait pas le peiner. Alors, il lui en a touché deux mots un dimanche à la sortie du temple; mais il a refusé net, disant que vu que nous étions à la base de l'initiative, il ne pouvait vraiment pas présider à cette cérémonie. J'en étais bien contente !

— Les autres ne veulent pas le demander non plus, il y en a assez de plus courageux que lui.

— Je vous le disais, il y a quelque chose d'abîmé; nous avons gagné la bataille des jeunes mariés, mais il restera des blessures profondes, au-delà de cette génération, et je le regrette sincèrement.

— Surtout, ne va pas gâter notre bonheur pour une ou deux mauvaises têtes qui n'y ont rien compris ! C'est bon d'avoir une conscience sensible, mais on ne peut pas faire des omelettes sans casser des œufs, et il y a plus de gens heureux qu'il n'y en a de malheureux.

— On peut aussi casser juste ce qu'il faut...

— Bien sûr, mais on ne peut tout prévoir.

— Surtout en politique, on ne saurait être assez prudent.

— Tu as raison, et je crois bien que malgré le magnétique résultat, aucun de nous ne recommencerait l'expérience n'est-ce pas ?

— Pour sûr !

— C'est bon, c'est tout ce qu'il faut.

— ...

— Alors, Violette, ça va, tu te plais sur le même étage que ta tante Eudoxie ?

— Mais oui, beaucoup mieux que je n'aurais jamais osé espérer; c'est vrai qu'elle a un petit faible pour mon Arthur, ce dont je ne suis pas jalouse. Il sait très bien la prendre ce coquin ! Il lui a réparé sa pendule neuchâtelaise qui était arrêtée depuis longtemps et que plusieurs horlogers avaient abandonnée. Pensez si elle est contente. Figurez-vous qu'elle m'a même donné ses draps de lit à laver dans ma machine. « Puisque tu trouvais que j'avais trop à faire avec mes cinq chambres, m'a-t-elle dit, soulage-moi de la grosse lessive ». J'ai dit « oui » avec mon plus gentil sourire, moi qui la croyais « contre » les machines à laver !

— Elle voulait peut-être voir le résultat ?

— En tous cas, elle m'a félicitée; c'est ce qui m'a encore le plus étonnée. Elle m'a dit aussi que ses amies, celles qui se sont mises à deux dans un trois-pièces sont ravies de l'arrangement, que si elles avaient su, elles auraient combiné ça plus tôt. Pour qu'elle l'ait dit, il faut qu'elle ait mis beaucoup d'eau dans son vin ! Et vous, vous allez à la rue du Concert ?

— Oui, n'est-ce pas que c'est amusant : Octave et



« Il paraît que vous cherchez un logement, venez chez nous. Nous avons deux étages, c'est beaucoup trop; on vous laissera le bas avec le jardin devant la maison pour vos mioches... »

Mérodie Ladoré, rue du Concert ! Il y a de ces coïncidences extraordinaires... Nous y aurons un très joli quatre-pièces, on nous l'a accordé assez facilement, car il est un peu cher; mais il y a encore, et malgré cela, la condition que nous avons nous-mêmes proposée, couchée bien au clair sur le papier : d'ici deux ans, il faudra penser à pouponner ou bien à déménager ! Pas de milieu, ni possibilité de sous-louer une chambre pour contourner la loi.

— Lorsqu'on veut faire des règlements pour toute la commune, il faut s'attendre à devoir s'y soumettre...

— Et quand on se marie, c'est bien pour avoir une famille. Mais voilà, pour dire la vérité, maintenant que nous allons toucher le but, je suis moins pressée de traîner une poussette... Il me semble que si nous pouvions avoir une auto auparavant, ça irait tout aussi bien. C'est curieux comme on est, n'est-ce pas ?

— Ah ! Mérodie, tu aurais dû te contenter de trois pièces !

— Oh ! tu verras comme il est bien, à l'étage, au soleil, bien distribué, les teintes sont modernes; à la grande chambre, il y a des parois de différentes couleurs, une jaune, une verte, une bleue et une rose. La chambre à coucher est plutôt beige. Et le hall est joli, avec un banc d'angle, il y a des armoires et tout ce qu'il faut, c'est un petit paradis. Je pourrai travailler pour la fabrique, à la maison, de sorte que je vais en jouir tout plein.

— Comme tu as beaucoup critiqué ouvertement les gens qui prenaient plus de place qu'ils n'en avaient besoin, je trouve que tu aurais dû, comme nous, te contenter de trois pièces. Il y en a un sur le même étage dans votre maison, je crois; tu devrais encore changer, ça ferait mieux dans le paysage.

— C'est ce que je lui disais, fit Octave, mais elle n'y tient pas.

— Nous n'avons pas fait tout ce tralala d'initiative rien que pour loger les autres gens, voyons !

— Ne parle pas comme cela, Mérodie; et change de ton, tu me fais peur !

— Enfin, mes chers amis, nous vous invitons à assister à la cérémonie de notre mariage en la chapelle du Lierre, ce n'est pas très loin et vraiment bien. Je me réjouis de voir Octave photographié sur la porte de l'église avec sa belle Bible sous le bras, c'est ça qui lui ira bien !

— Surtout, tâche de bien écouter quand le pasteur dira : « Femmes soyez soumises à vos maris »...

— Ce ne sera pas difficile avec Octave.

— Non, seulement un peu plus difficile avec Mérodie !

— Ne me faites pas plus méchante que je ne le suis; venez seulement écouter le beau « OUI » que je vais prononcer. Il y a assez longtemps que j'attends et que je m'exerce !

— Oui, oui, nous viendrons certainement, il en vaudra la peine; et avec plaisir encore. De plus, cela nous rappellera notre propre mariage, on a tant attendu qu'il ne nous semble pas encore que c'est vrai. Maintenant, on vous laisse sur « votre banc ». Nous tâcherons toute-

fois de nous y retrouver à l'occasion, en attendant que d'autres amoureux ne le découvrent et ne viennent y faire des projets et y préparer des initiatives.

— Au revoir...

* * *

Après avoir attendu si longtemps de pouvoir fonder leur foyer, les époux Ladoré étaient « aux anges ». Il est à peine nécessaire de souligner combien ils étaient heureux d'être enfin réunis pour la vie, délaissant dédaigneusement les bancs publics pour jouir de l'intérieur coquet et accueillant qu'ils s'étaient aménagés...

— Pourtant si leur lune de miel s'écoulait dans la douceur et le bonheur, leur félicité n'était pas tout à fait sans ombre ! Et pourquoi ? Eh bien, si Mérodie se comportait en femme accomplie tenant parfaitement son ménage et se révélant véritable « cordon bleu » elle n'en continuait pas moins son travail d'horlogerie et apportait ainsi sa part aux revenus communs. Habile règleuse, elle gagnait des sommes rondelettes et s'efforçait de persuader Octave qu'une voiture mettrait le comble à leur bonheur.

Le cher homme ne disait pas non, bien sûr. C'eût été contre-nature ! Mais il n'était pas pressé.

— Nous sommes si bien chez nous, disait-il, pourquoi courir les grandes routes ? et puis nous avons autre chose à penser pour l'instant.

Il fallut pourtant y venir; quand les femmes s'en mêlent, il faut bien que les choses se fassent...

Mais il y avait une autre ombre encore, bien plus grave, quoique peu apparente. Chaque matin, très discrètement d'ailleurs, Octave se levait très tôt et consacrait un bon moment à lire la Bible, à méditer et à prier. Il soulignait même quelques passages ici et là. Mérodie feignait de ne rien voir et faisait souvent semblant de dormir, mais elle se rendait compte que si leur amour humain était sans ombre, elle ne suivait pas son mari sur le plan spirituel. Le soir, c'était encore autre chose; Octave faisait une lecture à haute voix et ajoutait quelques explications, puis prononçait une prière. Parfois Mérodie baillait et donnait quelques signes d'impatience. Elle surprenait alors un regard triste de son mari et se promettait de faire un effort à l'avenir, pour lui faire plaisir. L'épouse trouvait aussi que la part que son bien-aimé réservait aux missions, et qu'il appelait « la part du Seigneur », était quelque peu élevée et exagérée. Elle ne disait rien sur ce point, mais Octave le sentait bien...

Souvent Mérodie répétait comme un refrain : « Tu aurais dû devenir pasteur ! Tu as manqué ta vocation ». Un jour Octave avait gentiment répondu :

— Si j'étais devenu pasteur ou missionnaire, aurais-tu pu m'accompagner ?

— Tiens je n'avais pas pensé à cela...

— Eh bien, tout est bien ainsi, n'est-ce pas chérie ?

Un jour comme Octave rentrait de son travail il trouva sa petite femme toute excitée.

— Tu ne sais pas laquelle ? J'ai une grande nouvelle à t'annoncer...

Octave rougit un brin regarda sa femme d'un air interrogateur, attendant la suite...

— Je viens d'avoir la visite de Violette, enchaîna Mélodie. Penses-tu, elle attend de la jeunesse, c'est tout nouveau. Je suis la première personne à qui elle a confié le secret, après son mari bien sûr; Arthur est tout heureux et fier comme Artaban !

— Je suis bien content pour eux, un gosse, ça vaut mieux qu'une voiture !

— Oh ! l'un n'empêche pas l'autre, mais on est si heureux tous les deux ne trouves-tu pas ? Jouissons un peu de notre bonheur et de notre liberté; tu sais, la famille c'est attachant, et certains maris prétendent même que leur femme les néglige lorsqu'elles ont un bébé à soigner.

— Peut-être, mais quand on a un appartement de quatre pièces, il faut les remplir; j'ai connu, il n'y a pas tellement longtemps, une jeune personne qui trouvait que c'était dégoûtant de voir de grands appartements peu occupés; et cela ne me déplairait pas d'entendre chanter à la rue du Concert chez les Ladoré !

— Ça viendra, mon petit, ça viendra; ne te décourage pas, tu verras. Quand les femmes s'en mêlent...

— N'oublie pas, Mélodie, que c'est Dieu qui donne la vie et qui en reste le maître incontesté. Souviens-toi de Rachel, la femme de Jacob !

— Je t'ai déjà dit que tu aurais dû devenir pasteur.

— Et je t'ai répondu que tu n'aurais pas voulu me suivre...

— Allons va, ne recommençons pas à discuter sur ce sujet; nous avons le temps devant nous ! En attendant, si cela peut t'intéresser et t'aider à patienter, je te dirai que Violette n'a pas la vie très rose; elle a des nausées épouvantables, les odeurs de cuisine l'écœurent et ce pauvre Arthur en est souvent réduit à fricoter quelque chose en vitesse ou à ouvrir une boîte de raviolis à midi moins cinq. Ah ! les héritiers son rapidement exigeants !

— Ça doit être « marrant ».

— Tu trouves ?

— Oui, moi j'aime l'imprévu, les occasions de montrer que j'aime ma femme et que je sais popoter. Ne vois-tu pas que j'engraisse comme un blaireau avec ton excellente cuisine et tes bons desserts. Enfin, comme je devrai bientôt faire mon cours de répétition et que nous aurons les grandes manœuvres, j'aurai l'occasion de retrouver ma ligne, si toutefois je puis encore mettre mes habits militaires !

— Oh chéri, trois semaines sans toi... Je n'ose pas y penser ! Et ces repas dans la solitude ! Ne me parle pas de cela maintenant.

— Tu vois ! L'année prochaine, tu pourrais avoir de

la compagnie, il en tiendrait peut-être aussi un peu à toi.

— Tu as toujours le dernier mot, je ferais mieux de ne pas discuter !

* * *

Le soleil filtre à travers les rideaux; depuis un bon moment déjà, il s'efforce de réveiller la dormeuse... Mélodie entr'ouvre ses paupières gonflées de sommeil et de chagrin et tourne sa tête sur l'oreiller humide... Petit à petit, elle prend conscience de la réalité, le lit d'à côté, le lit d'Octave Ladoré est vide, il y a quinze jours que l'époux bien-aimé dors au champ du repos. Mélodie se pince pour s'assurer qu'elle ne rêve pas, pour essayer de dissiper l'horrible cauchemar. Mais non, elle est bien éveillée; là, sur la table de nuit, Octave dans son bel habit de cérémonie et souriant, est photographié, comme elle l'avait désiré, tenant le Saint-Livre dignement dans sa main gauche, tandis qu'elle, belle à ravir sous son voile, est à son bras droit.

— C'est pourtant le premier matin que Mélodie se trouve seule. Violette est venue pendant deux semaines lui tenir compagnie; mais cette pauvre Violette est si éprouvée dans sa santé, elle a, surtout aux premières heures de la journée, des envies de vomir telles qu'elle a plutôt besoin des soins entendus d'un mari prévenant, que de tenir compagnie à une veuve explorée et inconsolable. Mélodie l'a bien compris.

— Tu ne peux toujours venir; de toutes façons, il faudra bien que je m'habitue, que ce soit plus tôt ou plus tard... Tu as été vraiment gentille tu ne m'as pas abandonnée, mais pense à toi et à ton mari.

Et Violette n'est plus venue.

Mélodie est plus triste encore, car elle avait espéré avoir un souvenir du disparu, un fils de son Octave et voilà que dans sa solitude, elle apprend qu'il n'en est rien. Octave, le brave Octave ne laissera pas d'héritier.

— Je n'étais pas assez pressée sanglote-t-elle, nous avons eu dix-huit mois de bonheur et j'ai été une égoïste, une terrible égoïste. Il me reste au moins les choses que nous avons choisies et achetées ensemble, cet intérieur qu'il a arrangé avec tant de soins, mais que c'est peu... Rien de vivant rien qui soit vraiment de lui.

Et Mélodie se met à sangloter de plus belle...

Octave était parti faire son cours de répétition, tout heureux de retrouver ses copains, mais peiné de laisser sa petite femme pour trois semaines. « Ce sera long, très long, mais je reviendrai j'espère, une ou deux fois » avait-il dit. Et il n'était pas revenu, victime d'un accident stupide. En secourant un camarade en danger dans la montagne, il avait été emporté par le poids et tous les deux étaient tombés dans l'abîme. On les avaient retrouvés trois cents mètres plus bas horriblement défigurés, de sorte qu'elle ne l'avait pas revu.

On lui avait ramené un cercueil, il y avait eu des fleurs plein la chambre, des visites, des poignées de mains, des discours et des lettres, qui disaient quel brave homme avait été le défunt, quelle perte irréparable il était pour chacun, comme si elle ne le savait pas aussi bien, et mieux qu'eux ! Puis il y avait eu l'en-

terrement avec les honneurs militaires et chacun s'en était allé...

Mélie n'a aucune envie de se lever. Pourquoi ? Pour manger ? Peut-on manger quand on est seule et que le dernier espoir vous est ravi ? Pour travailler ? Les beaux réglages qu'elle ferait avec les yeux pleins de larmes ? Pour montrer sa douleur aux autres, non. Elle ne sait pas pourquoi, mais on commence à la regarder drôlement. Elle restera cachée, couchée et seule.

Pourtant, après avoir bien pleuré, la veuve, en souvenir de son mari, prend la Bible de famille qu'il lisait chaque jour, et qu'elle n'a pas encore ouverte.

— Tiens, il y a des passages soulignés ? « Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous », « Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu », et à la première page « Au commencement Dieu... » ; et puis ce passage reçu le jour du mariage « Les regards fixés sur Jésus ». Tout cela c'est le message d'Octave ; il semble qu'il lui parle, elle se sent moins seule, moins abandonnée.

— Ai-je porté mes regards sur Jésus ?... Non... J'ai aimé mon mari plus que Dieu... Je me suis aimée moi-même plus que Dieu... Combien de fois Octave me disait : « Change de ton, Mélie, tu me fais peur »... Je comprends pourquoi il avait peur, il voyait bien que je ne suivais que de très loin, et maintenant il est parti. « Toutes choses concourent ensemble au bien ». Et ce serait pour mon bien ? Non ce n'est pas possible ?... Il faut le croire pourtant puisqu'Octave l'a souligné. Voyons, si je veux honorer mon bien-aimé que dois-je faire ? Jusqu'ici je suis allée chaque jour sur sa tombe entretenir les fleurs, lui parler, j'ai vécu pour lui... Est-ce que cela lui a fait plaisir ?... Non... Il n'aimerait pas me voir dans cet état. Je ferais mieux de continuer dans la ligne qu'il m'a tracée, je veux essayer de prier, mais je ne sais pas le faire comme lui...

Après avoir balbutié une prière pleine d'humiliation et de soupirs, Mélie un peu consolée, s'habilla et fit sa toilette. Elle avait à peine terminé que la sonnette tintait et que Violette apparaissait.

— As-tu bien dormi ? Pas tant ? Je te comprend ! J'ai bien pensé à toi. Et ce matin, j'apprends que notre voisine qui se mourait d'un cancer est décédée ; elle se trouvera juste à côté d'Octave au cimetière, que de choses tristes !

— Mais Octave n'est pas au cimetière...

— Comment ? Violette se demandait si tout à coup son amie avait perdu la tête, car cela arrive parfois dans les grandes douleurs.

— Non, Violette, Octave n'est pas au cimetière. Je ne le vois pas là ; j'ai lu ce matin dans ma Bible de famille : « Heureux sont dès à présent les morts qui meurent dans le Seigneur ». Il est « dans le Seigneur », il est mieux qu'avec une vieille égoïste comme moi. Je me demande si j'ai su le rendre heureux comme il le méritait ?

— Mais oui, mais oui, ne te fais pas de reproches stupides.

— Je te dis que souvent Octave a été déçu de moi spirituellement, tu ne le crois pas ?

— Je ne sais pas... C'est un peu ce que pense Arthur, je ne te l'aurais pas dit, mais puisque tu en parles...

— Octave tout seul n'aurait jamais lancé l'initiative, il n'aurait pas pris un quatre-pièces, il n'aurait pas acheté de voiture maintenant, il...

— N'exagère rien !

— Dieu me l'a repris car il était trop bon pour moi, et quand il me parlait, je lui disais qu'il aurait dû devenir pasteur ; c'est tout ce que je savais répondre... Et j'avais espéré que j'étais comme toi et j'en aurais été un peu, un tout petit peu consolée. Un enfant posthume, c'est toujours autant ; mais il n'en est rien et c'est probablement ma faute, c'est grave de vouloir faire sa vie toute seule sans Dieu.

— Tout le monde ou presque pourrait dire ce que tu dis maintenant. Qui peut prétendre mettre toujours Dieu à la première place, regarder toujours au Christ comme on vous le disait à la bénédiction de votre mariage ? Moi aussi, j'ai bien des choses à me reprocher tu sais !

— C'est possible, mais j'ai bien vu, depuis que tu es mariée, tu as beaucoup changé ; et, par exemple, si tu allais aujourd'hui dire à ta tante Eudoxie qu'elle devrait renoncer à ses cinq chambres, elle te recevrait autrement. N'est-ce pas vrai ?

— Peut-être ?

— Pourquoi ? Peux-tu me le dire ?

— Mais oui, si tu veux. Après l'initiative et tous ces remous, nous avons beaucoup parlé avec Arthur ; lui de son côté s'entretenait avec Octave et nous avons décidé de remettre notre vie entre les mains de Dieu, de nous « convertir » comme on dit à l'Armée du Salut ; et alors tout a été changé. Je crois que c'est aussi pour cela que c'est tout de suite bien allé avec ma tante, car j'ai reçu une grâce particulière pour la supporter, cela ne vient pas de moi tu sais, mais puisque tu veux savoir, je te dis.

— Tu t'es convertie dis-tu ? Vous vous êtes convertis à Dieu ?

— Oui.

— Octave était converti ?

— Oui, bien sûr ; tu ne t'en étais pas aperçue ?

— Si... Eh bien je crois bien que je me suis convertie tout à l'heure.

— Cela ne m'étonnerait pas tant, car vois-tu, nous avons été, Arthur et moi, travaillés à ton sujet d'une façon particulière. Si tu savais comme nous avons prié pour toi cette nuit encore. Nous le faisons toujours, mais spécialement depuis que tu es veuve, j'ai voulu te tenir compagnie ; mais peut-être que je remplissais une place qui t'empêchait de te donner.

— Non, ce n'est pas cela je crois, j'ai toujours voulu faire ma vie, la diriger à ma guise ; quand Octave est mort, j'ai espéré me raidir contre la destinée et avoir peut-être un enfant. Maintenant que je suis à bout de force et d'espoir, je me rends...

— Il aura fallu que tu en viennes là ?

— Oui, c'est terrible n'est-ce pas ?

— Je suis bien contente que tu aies fait cette expérience maintenant, car tu sais tes épreuves ne sont pas finies.

— Quoi, que veux-tu dire ?

— On dit au village que...

— Que je devrai déménager, je pense ? Quitter mon foyer, même si mon mari est mort en service commandé ? Ainsi le veut le règlement communal !

— Tiens, puisque tu es prête, voici ton courrier que j'ai pris dans la boîte. Il y a justement une lettre de la commune; je m'y attendais, et c'est pour cela que je suis venue. J'avais peur d'être trop tard, j'ai tellement rendu ce matin.

— Oui, c'est bien ça; comme c'est bien tourné :

« Madame, nous sommes navrés de vous avertir qu'en vertu du règlement établi par la volonté populaire ensuite de l'initiative... »

— Continue.

« ...vous aurez à quitter votre appartement dans les trois mois qui suivent la mort de votre mari. Toutefois, vu les circonstances spéciales qui ont entouré son décès, vous partirez quand vous aurez trouvé un appartement à votre convenance. »

— Je m'attendais à cette lettre, heureusement qu'elle n'est pas arrivée hier, car je n'avais pas encore compris que « toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. » Mais tu sais Violette, ce sera dur ! Je me suis moquée des gens qui étaient attachés à des choses, ou à des bêtes; et moi, je vois que je suis attachés à mon homme plus que je ne l'aurais cru; laisser tout ça, tout le souvenir d'Octave, ce sera difficile... Mais, c'est moi qui l'ai voulu. Octave me disait souvent que l'on moissonne ce qu'on sème. Je t'assure, Violette que plus jamais je ne me mêlerai de faire la loi à qui que ce soit !

— Je veux prier avec toi maintenant, et aller faire mon dîner. Au fait, si tu m'accompagnais ? Tu m'aiderais, rien que les odeurs vois-tu...

— Tu dis ça pour me faire manger, pour me sortir.

— Tu mangeras et tu sortiras, mais tu m'aideras, et nous t'aiderons, et puis Arthur sera si content que tu te soies donnée au Seigneur, qu'il sera heureux de te voir et de parler un peu.

Après avoir prié, les deux femmes sortirent, et pour la première fois depuis l'enterrement, Mélodie avait l'air d'une personne sensée.

— Il me semble dit-elle que je sors d'un long tunnel noir, noir, et je me sens presque plus près d'Octave que lorsqu'il était vivant; quand je manifestais mon égoïsme, il avait une façon si triste de me regarder et pourtant je persévérerais. Si nous avons de terribles épreuves, nous avons aussi le pardon en Jésus-Christ heureusement !

En arrivant chez elle, Violette fut obligée de se coucher et Mélodie se rendit compte qu'en effet, elle avait bien fait de venir, aussi se mit-elle à préparer le repas sur les indications de son amie; d'ailleurs elle connaissait l'agencement de la cuisine et pouvait très bien s'en sortir seule.

Arthur fut bien étonné de trouver la veuve affairée; il n'en revenait pas, car il l'avait vue décliner depuis la mort d'Octave, et avait sérieusement craint pour sa santé et sa raison.

— Tu vois, Violette a embauché une domestique, dit-elle, en esquissant un sourire, six cent cinquante francs par mois ça va ?

— Oh ce n'est pas trop ! Je puis bien payer un peu pour soulager ma petite femme, si tu savais comme je suis malheureux de la voir si éprouvée.

— Elle souffre, c'est vrai, la pauvre, mais c'est au moins pour quelque chose. Dans quelques mois elle n'y pensera plus.

Arthur pénétra dans la chambre et Violette le mit tout de suite au courant des derniers événements et du changement survenu dans le cœur et l'attitude de Mélodie.

— Je suis si contente, dit-elle, que je crois bien que je suis malade de joie !

Le repas fut relativement gai, Violette mangea un peu, en restant étendue et son mari put parler avec Mélodie de sa récente expérience.

— C'est inouï, mais c'est vrai. Je sais que quelque chose est changé en moi. Je sais bien que le vide est là, que mon Octave ne reviendra pas, hélas ! Qu'il faudra déménager, quitter ces lieux que sa présence a parfumés. Ce sera dur ! Mais quoi qu'il en soit, je ne suis plus au fond du sac, c'est un miracle. Que penses-tu que je doive faire maintenant, faut-il répondre à cette lettre de la commission des logements ?

— Ce serait poli, dis-leur que tu as pris bonne note, et que s'ils ont quelque chose à te proposer, tu es prête à prendre contact avec eux, ou avec le propriétaire éventuel. Je ne vois pas bien où ils pourraient t'envoyer, mais on t'imposera peut-être un échange.

— Peut importe après tout; Octave dirait : « Vanité des vanités, tout est vanité ». C'est curieux comme ses réflexions me viennent à l'esprit et comme je les comprends tout autrement qu'avant.

— Puisque tu as remis ta vie à Dieu, tu feras bien de lui parler de cette affaire, il a sûrement un plan pour toi, et tu peux être sûre que c'est le bon.

— Tu me dis cela avec une tranquillité qui me fait du bien; Octave n'aurait pas dit mieux. Qu'il a dû souffrir avec moi ! Je voulais toujours faire, entreprendre, me débattre, j'ai fait un beau gâchis.

— Tout n'est pas perdu.

— Non, puisque j'ai fini par comprendre, mais il y a beaucoup de perdu tout de même, ne trouves-tu pas ?

— Oui, certes, pour ici-bas, mais si tu as trouvé le bonheur ÉTERNEL, tu as quand même tout gagné.

Arthur est reparti à son travail et, après avoir remis le petit ménage en ordre, Mélodie est rentrée chez elle.

— Je n'irai pas au cimetière aujourd'hui, dit-elle, Octave est ailleurs; je veux vivre pour le même Seigneur que lui, et un jour nous nous retrouverons, pour toujours...

Assise à sa table, Mélodie a écrit quelques lettres, elle a préparé un article pour la « Feuille d'Avis » afin de remercier toutes les personnes qui ont sympathisé, et elle a commandé des cartes pour manifester sa reconnaissance à ceux qui ont pris la peine d'écrire et d'envoyer des fleurs. La jeune femme est surprise elle-même, de cette énergie qui lui est donnée, de cette reprise de contact avec la vie; elle se rend à la poste, puis aux commissions, elle s'arrête pour demander des nouvelles d'un enfant malade, elle voit qu'elle n'est pas seule à souffrir, elle est sortie de son triste égoïsme.

Après une nuit relativement bonne, Mélodie s'est levée assez tôt; elle a repris le Saint-Livre. Oh! elle a bien versé quelques larmes, car rien autant que la Bible ne lui rappelait Octave et surtout l'attitude qu'elle avait eue à son égard. Mais, au lieu d'attendre la visite de Violette, c'est elle qui grimpe l'escalier et qui pénètre chez la jeune femme.

— Je suis venue pour que tu déjeunes au lit, cela ira mieux peut-être.

— Comme tu es bonne!

— Bonne? Laisse-moi rire! C'est bien la première fois qu'on me le dit.

— Ce ne sera certainement pas la dernière, si tu vis avec le Seigneur.

— Allons, que veux-tu? Du thé? Du pain grillé? Du beurre?

— Non, pas de beurre, rien de gras; mais un peu de miel, il me semble qu'aujourd'hui cela pourrait aller.

Et les deux femmes passèrent un bon moment, Mélodie entreprit de faire le dîner et Arthur trouva sa «bonne» prête à l'heure.

— Je peux bien aider un peu Violette, je l'ai presque tuée dans cette quinzaine où elle est venue dormir chez moi, et je n'y voyais rien... D'ici quelques jours étant moins fatiguée, elle ira mieux; et puis on dit que ça «passe» au bout de trois mois en général!

Comme le jour précédent, Mélodie rentra chez elle; c'est horriblement pénible de rentrer! Il serait plus facile de partir quelques jours, de s'évader, de vivre dans l'illusion; mais non!

«Je ne dois pas prendre la fuite, se dit-elle, il faut même que je reprenne bientôt mon travail d'horlogerie, que j'aie une vie normale.»

Ce jour là non plus elle ne retourna pas au cimetière, Octave l'aurait voulu ainsi.

Après le repas du soir, comme la veuve se demandait comment elle allait organiser sa veillée, voilà qu'on sonne; elle va ouvrir et se trouve en face du couple Byseux.

— Nous venons seulement maintenant, dit Mme Lucie, nous avons pensé qu'au début tu aurais beaucoup de monde, et c'est souvent plus tard qu'on a besoin de sympathie; on ne te dérange pas au moins?

— Non, non, pas du tout, au contraire; en effet j'étais seule... Asseyez-vous, c'est vraiment gentil d'être venus, vous avez été courageux. On ne vous a pas dit comme c'était pénible de venir me voir, qu'on ne savait que me dire et que je ne supportais guère que Violette?

— Si... mais on a voulu venir tout de même, on comprend bien que ce ne soit pas drôle de se trouver seule comme cela, sans avertissement, sans préparation et il se peut fort bien que ça fasse mal de parler, même aux gens les mieux intentionnés. Mais au fait, tu n'a pas du tout l'air d'être ce que tu dis.

— Oui et non, c'est-à-dire que j'en suis sortie, grâce à Dieu... Et vous; comment ça va chez les Sylvain, et vos marmots comment se portent-ils?

— Les Sylvain sont des gens épatants, ils ne sauraient être plus aimables. Quant à nos petits, ils vont bien maintenant; mais ils ont eu la coqueluche et nous avons

passé un temps un peu pénible, mais ce n'est rien à côté des vraies épreuves.

— J'ai été étonnée quand j'ai appris que M. Sylvain était allé vous offrir le logement, je le croyais égoïste.

— Comme on se trompe. Tu sais, on n'était pas des gens d'église; on a été obligés de se marier, alors qu'on n'était pas même fiancés; bref les gens ont passablement parlé de nous. Quand j'ai vu M. Sylvain entrer, je me suis dit comme ça: «Qu'est-ce qu'il nous veut ce mômier?» Car je savais qu'il allait dans une secte. Mais quand j'ai entendu sa proposition, je lui ai sauté au cou, je n'ai pas pu faire autrement.

— Oui, on m'a dit.

— Alors on a déménagé, ils avaient parlé de quatre-vingts francs par mois de location, ce n'était pas trop, avec la salle de bain, le jardin; mais quand Lucien est allé payer la première fois, ils n'en ont voulu que cinquante, ils ont dit que c'était suffisant.

— Oui, je n'en revenais pas, dit le mari, car ils avaient laissé entendre que le prix n'était pas définitif; alors j'avais pris un billet bleu, on ne sait jamais!

— Quand je l'ai vu revenir avec un billet vert, tu penses si j'étais contente! Je me suis donc demandée pourquoi ces gens nous voulaient tant de bien, à nous qui n'étions pas du même bord. Plusieurs fois, la demoiselle est venue garder les enfants quand on voulait sortir; les petits se sont attachés à elle. Et puis le soir, elle leur faisait chanter un cantique: «Oh que ta main paternelle me bénisse à mon coucher»; et il a fallu que je l'apprenne pour le chanter aussi. Cela m'a fait réfléchir et j'ai posé des questions; c'est incroyable ce que j'étais, et suis encore ignorante. J'ai pris la Bible de mariage, mais Lucien ne suivait pas.

— C'est le contraire de chez nous; ici, c'est moi qui ne voulais pas comprendre!

— Alors un soir, je suis sortie et mon mari a mis coucher les petits; l'aîné a joint les mains et a dit: «Santer, papa, santer!»

— Et je ne savais pas chanter, reprit Lucien en riant. Ah! elles sont malignes les femmes; quand elles se mêlent de quelque chose, il faut qu'elles arrivent à leur fin. Donc, je ne savais pas chanter et comme Lucie n'était pas là, j'ai dû aller chercher ceux d'en haut, et le gosse n'a pas été content avant que je sache le cantique. Quand ma femme est rentrée et qu'on s'est mis au lit, je me suis mis à lui chanter ce que j'avais appris. Nous avons eu alors un long entretien qui a été suivi de bien d'autres. Et, je crois qu'on ose te le dire à toi, peut-être que tu comprendras, on s'est «converti»; tout a été transformé chez nous!

— Et vous n'avez pas eu besoin de passer par un chemin aussi rocailleux que le mien; vous étiez moins orgueilleux et moins égoïstes, je pense?

— Tu t'es aussi donnée à Dieu?

— Oui, hier matin, c'est encore tout frais, je n'ose pas trop m'en vanter; mais je sais que c'est réel.

— Nous n'avons pas de peine à te croire quand on te voit. Nous étions venus pour t'en parler, parce qu'on sait bien qu'Octave avait fait cette expérience depuis longtemps et ça nous faisait tant de peine de savoir que tu étais désespérée, tu n'en avais pas le droit quand



Après avoir tout bien arrangé, Mélodie contempla son travail : la tombe était vraiment aussi belle que possible.

tu savais qu'il est sauvé. On comprend que ce soit très dur, et je pense qu'il faut y passer soi-même pour le savoir; mais l'Espérance, le Ciel c'est quelque chose! C'est tout!

— Je l'ai compris en prenant la Bible; Octave avait eu soin de souligner certains passages, et le message venant de lui a porté son fruit.

— Mais tu devras partir d'ici?

— Oui, j'ai reçu l'avis de la commune. Ils sont navrés, disent-ils, mais enfin le règlement c'est moi qui l'ai voulu...

— Et pourtant, il me semble que tu ne seras pas obligée de partir.

— Oh! n'aie pas peur, j'ai fini de chercher des trucs et des contours, j'ai déjà répondu que je prenais bonne note.

— Non, je ne pense pas que tu cherches quoi que ce soit pour te défiler, mais j'ai demandé dans ma prière que l'épreuve ne dépasse pas tes forces.

— La force me sera donnée.

— Oui, mais il y a la grâce, la grâce magnifique, Dieu est amour vois-tu.

— Enfin je suis prête, le sacrifice est fait, en principe du moins...

— Eh bien! moi qui ai reçu un logement magnifique alors que j'étais loin de Dieu, et que je ne le méritais pas, je demande pour toi que tu puisses rester ici.

— Arthur dit que le chemin est déjà tracé, que je n'ai pas à m'inquiéter; aussi je suis tranquille.

— Arthur a raison, mais je suis convaincue que je dois prier pour cela.

— Je te remercie, Lucie, pour tes prières futures; mais aussi et peut-être surtout, pour celles du passé qui m'ont amenée à me rendre; il en était temps tu sais!

Et les vieilles connaissances, qui s'étaient passablement perdues de vue, passèrent une longue et agréable soirée en pleine communion d'esprit.

Le lendemain matin, Mélodie se levait de bon cœur et courait chez Violette lui raconter sa soirée, son étonnement et sa joie. Elle fit son travail de garde-malade avec entrain, et l'après-midi elle décida de retourner tout de même au cimetière, mais pas dans le même esprit qu'auparavant. Elle avait encore un certain nombre de plantes à y porter et il fallait enlever ce qui était fané.

Après avoir tout bien arrangé, Mélodie contempla son travail: la tombe était vraiment aussi belle que possible, elle relut pour la centième fois l'inscription qui figurait sur la croix:

Octave Ladoré, 1932-1960

Ma grâce te suffit

«Oui dit-elle, la grâce t'a suffi; elle me suffira aussi, je n'ai pas été ce que j'aurais dû, mais par la grâce je le serai...»

Mais, comme elle s'éloignait, son regard fut attiré par la tombe d'à côté, tombe toute fraîche et presque complètement dégarnie de fleurs...

«C'est la voisine de Violette, celle qui est morte d'un

cancer, on l'a enterrée aujourd'hui, dit-elle tout haut, pauvre femme!»

— Toutefois, en voyant la nudité de ce coin de terre, Mélodie eut honte de la décoration florale qu'elle venait artistement d'étaler sur la tombe de son mari.

«Octave n'aimerait pas ça, il partagerait un peu.» Et voilà Mélodie qui défait tout ce qu'elle vient d'arranger et qui passe la fin de son après-midi à répartir sur les deux tombes ce qu'elle avait mis sur une seule. «Octave dirait que j'ai raison, en somme ce n'est pas moi qui le fait c'est lui.»

Après avoir mis la dernière main, contente de son œuvre, la veuve une fois de plus, recula de quelques pas pour juger de l'effet. «La grâce te suffit, disait la croix, j'ai encore assez de fleurs, et elles sont plus belles encore à côté de celles de la charité.»

Mélodie enfila son manteau, rassembla ses outils, les mit sur le petit char et s'apprêta à quitter le champ du repos; la nuit tombait et un méchant vent froid se levait. Comme elle portait encore une brassée de fleurs fanées à l'endroit prévu pour cela derrière un gros buisson de buis, elle entendit des gémissements; elle se baissa et vit, cachés dans les buissons, deux enfants, un garçon et une fille, qui se serraient l'un contre l'autre et qui semblaient n'avoir plus la force de pleurer.

Que faites-vous là? Qui êtes-vous? Il faut rentrer. Vous voyez bien que la nuit vient. Il fait froid!

Mais elle aurait pu poser toutes les questions du monde, aucune réponse ne venait. La jeune veuve se glissa alors sous la buissonnée et s'approcha des enfants. L'ainé, le garçon, pouvait avoir sept ans, et la fillette deux ans de moins. Comme elle n'obtenait pas de paroles, Mélodie eut une autre tactique; elle s'assit par terre et attira les petits sur ces genoux et les laissa pleurer ainsi un bon moment, en les caressant doucement. Petit à petit, les enfants prirent confiance et Mélodie apprit ce qu'elle avait supposé, c'est que les deux petits étaient ceux de la veuve qu'on avait enterrée le jour même.

— Ils veulent nous prendre, disait le garçon, ils veulent nous séparer; maman a dit, faut toujours rester nous deux, toujours, et ils veulent nous envoyer loin, loin. On veut pas.

— Et votre papa?

— Il y a longtemps qu'on n'a plus de papa.

«C'est vrai, j'aurais dû y penser réfléchit-elle; mais ces gens ne sont pas d'ici et il est probable que les enfants seront envoyés dans leur commune. Pauvres petits.»

— Venez avec moi, vous ne pouvez pas rester ici!

— Non, on va nous prendre, on veut rester ici vers notre maman.

— On ne vous prendra pas comme ça, fit Mélodie sans trop réfléchir; venez avec moi, je vous protégerai.

Et c'est ainsi qu'un moment plus tard, on aurait pu voir Mélodie monter doucement l'escalier de son étage avec des enfants qui ne faisaient pas plus de bruit que des chats. Ils voulurent que la porte soit fermée à clé, et c'est seulement à ce moment qu'ils se détendirent un peu; mais, au moindre bruit, ils tendaient l'oreille.

— Tu es toute seule? Ton papa ne vient pas souper.

— Non, mon petit.

- Où il est ton papa ?
- A côté de ta maman.
- Ils veulent pas te prendre, toi ?
- Non, que feraient-ils de moi ?
- Puisqu'ils veulent nous prendre, nous.

Mérodie lava les enfants, leur prépara un bon petit souper. Elle se demandait comme elle allait se débrouiller pour leur trouver des vêtements de nuit, car il n'était pas question de troubler leur confiance ce soir-là; il fallait jouer le jeu, ensuite on verrait toujours.

Mais les petits proposèrent de garder leurs camisoles et leurs culottes en guise de pyjamas et ils se couchèrent de bon cœur dans le lit d'Octave non sans avoir demandé de faire leur prière. Bientôt deux respirations régulières s'entendirent dans le lit et Mérodie, la Bible ouverte, contemplait ces deux enfants qui dormaient à ses côtés en se donnant la main.

« Ce que vous aurez fait à l'un de ces petits c'est à moi que vous l'aurez fait. »

— Voilà encore un passage qu'Octave a souligné, il serait content s'il voyait ces deux gosses enlacés dans son lit.

Mérodie se leva de bonne heure; elle voulait aller dépanner son amie, avant de lever les enfants. Comme elle sortait de la maison, elle rencontra une voisine.

— Déjà levée Mme Octave ? Eh ! croyez-vous que c'est triste ?

— Quoi, qu'est-ce qui est comme ça triste ?

— Vous ne savez pas ? Vous n'avez pas entendu la radio hier soir ?

— Non. Un cataclysme ? Où ça ?

— Mais non, les enfants de la veuve qu'on a enterrée hier, on les cherche partout, ils ont disparu. Un homme était venu de Suisse allemande pour les emmener dans leur commune; mais, après l'enterrement, on ne les a plus trouvés. Le garde-police, la gendarmerie ont battu la campagne toute la nuit, impossible de leur mettre la main dessus. Pauvres petits, ils avaient bien dit, paraît-il, qu'ils ne voulaient pas qu'on les prenne... Pourvu qu'ils ne se soient pas jetés au lac.

Mérodie se rend tout à coup compte qu'elle a agi de bon cœur, mais assez inconsidérément. Elle ne répondit pas grand-chose et courut chez son amie qu'elle trouva aussi tout éplorée et se lamentant de n'avoir pas su entourer ces petits.

— J'étais si peu bien, dit-elle.

— Ne t'en fais pas pour ces gosses !

— Ah Mérodie ! Ne laisse pas ton vieil égoïsme reprendre le dessus.

— Ne t'en fais pas, ils sont dans le lit d'Octave...

— Pas possible ?

— Mais oui, je les ai recueillis transis hier soir, sous les buis au cimetière.

— Et tu n'as rien dit ?

— Non, ils avaient si peur qu'on les emmène, et les sépare que je me suis enfermée avec eux.

— Tu devrais prévenir les autorités.

— Justement, je ne sais pas trop comment m'y prendre; d'une part, j'ai promis à ces petits qu'on ne les séparerait pas et, d'autre part, je dois quand même dire qu'ils sont chez moi.

— Attends, j'ai une idée, je vais téléphoner moi-même.

— Allo ! C'est la Police ? Bien, ici Violette Auroy. Je suis en mesure de vous dire que les enfants de ma voisine sont en sûreté.

— Où ça ? On les a cherchés partout.

— Si vous les aviez cherchés partout, vous les auriez trouvés ! Ils n'étaient pas si loin.

— Où ça, s'il vous plaît; bigre, ça nous intéresse !

— Etes-vous allés voir au cimetière ?

— Non. Je ne crois pas. Qui aurait eu l'idée d'aller de nuit au cimetière ?

— Eh bien, c'est là qu'ils étaient.

— Pas vrai.

— Si.

— Et ils sont chez vous maintenant ?

— Non, ils ont été recueillis par la veuve Ladoré, mon amie.

— Quelle chance ! Ils sont bien pour le moment c'est tout ce qu'il faut ! On va essayer de « roupiller » un peu maintenant.

— Au revoir, monsieur, dormez bien.

— Tu vois, il ne m'a pas demandé quand tu les avais trouvés, il sait bien que tu vas souvent au cimetière. Il n'a pas eu l'idée que tu avais cherché à les cacher. Maintenant, ils sont tellement contents de les avoir retrouvés vivants que tu n'auras pas d'ennuis.

— En tout cas, je n'ai eu que de bonnes intentions et je ne connaissais pas ces enfants auparavant. Je pars, à bientôt.

* * *

Un bruit de pas se fait entendre dans l'escalier, les deux orphelins sont en train de déguster un excellent chocolat; mais, en un clin d'œil, ils ont quitté la cuisine, et se sont sauvés sous le lit. Aussi quand le maire et le garde-police demandent à les voir, on ne sait où les trouver et on a mille peine à les faire sortir de leur cachette, ils se cramponnent à la veuve en disant : « Maintenant, voilà notre maman ! » Mérodie doit tout de même raconter comment elle les a trouvés et quand.

— Fichtre, dit le maire, si vous aviez dit un mot hier soir, on aurait mieux dormi !

— Je n'ai pensé à rien qu'à leur frayeur et, comme depuis la mort de mon mari, je n'ai pas ouvert la radio, il ne faut pas m'en vouloir. Mais si je suis bien renseignée, monsieur le maire, personne n'est allé voir au cimetière; aussi, par ce froid je les ai probablement sauvés de la mort; donc vous en êtes quitte pour l'angoisse. Maintenant, je crois que je vais les garder; voyez-

vous, leur mère est à côté d'Octave, je puis encore travailler, l'armée va me verser une pension...

— Et la commune de là-bas fera un petit quelque chose. On le leur suggérera, reprit le maire. Pourvu que cela leur coûte un peu meilleur marché qu'à l'orphelinat; ils seront d'accord. C'est malheureux; mais c'est souvent une affaire d'argent que ces trucs-là!

— Alors c'est dit, vous me les laissez?

— On tâchera d'arranger ça. Quand les femmes ont quelque chose en tête, on ne gagne rien à les contrarier!

— Venez petits, venez, le monsieur dit que vous pouvez rester toujours ici, vers moi, que je serai votre maman.

— Toujours, toujours?

— Oui, toujours.

— Elle avait bien dit notre première maman: « Il faut demander à Dieu de vous en donner une autre, et une qui ne soit pas malade », dit le garçon.

— Il faudra lui dire merci ce soir dans notre prière déclara sentencieusement la fillette.

— Vous voyez, monsieur le maire, je n'y suis vraiment pas pour grand-chose?

— Non, en effet. C'est bon, on va voir tout cela; on a du temps devant soi. Maintenant qu'ils sont sains et saufs, c'est l'essentiel; et ils seront mieux ici que n'importe où ailleurs. Au revoir, madame, et merci.

— Au revoir, messieurs.

Le maire et le garde-police descendirent l'escalier, tandis que les enfants sautaient et dansaient dans la

chambre, oubliant de retourner à leur chocolat passablement refroidi.

Arrivé au bas de la rampe, le maire se retourna:

— J'y pense madame Ladoré, si c'est ainsi, vous pourrez garder votre logement sans autre; pas besoin de nous écrire, c'est naturel!

Un moment après Violette arrivait:

— Je viens voir les enfants.

— Tu viens voir « mes enfants »! Et s'adressant aux petits: « Dites bonjour à cette dame, ce sera la tante Violette; et son mari l'oncle Arthur! »

— Tu les gardes?

— Ton mari a dit que mon chemin était tout préparé; Lucie Byseux a prié pour que je reste dans mon logement; les petits étaient sûrs de retrouver une maman. Si je les garde? Le moyen de faire autrement? Quelle question? Octave agirait-il différemment? On dit souvent: « Quand les femmes s'en mêlent... » On ferait mieux de dire: « Quand les femmes laissent faire Celui qui en sait plus long qu'elles, c'est alors que tout va bien! » Il est écrit dans la Bible: « Fais de l'Eternel tes délices et il aplanira tes sentiers ».

— Et il l'a fait.

Les enfants avaient couru dans la chambre à coucher, ils en rapportaient triomphalement la photographie d'Octave et Mélodie le jour de leur mariage.

— Tu sais le papa il rit, il est content!

— Pour sûr qu'il l'est, et nous aussi n'est-ce pas? dit Mélodie en les embrassant.

